Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 17

Artikel: Les Butterfly : scènes de la vie des Etats-Unis
Autor: Assollant, Alfred
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-176588

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 31.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Première Année. — N° 17. Samedi 21 Mars 1863.

LE CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (*franc de port*) :
Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.
Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Les assemblées populaires.

Rien n'est moins populaire que les assemblées de ce nom. Une chose populaire est celle qui émane du peuple, qui est l'expression de la masse des citoyens ou d'un grand nombre, une chose dont l'initiative appartient à tous et non pas à quelques-uns.

Voici, en deux mots, comment s'organisent, le plus souvent, ces sortes de réunions.

Deux ou trois hommes actifs et intelligents conviennent autour d'une bouteille qu'avant telle ou telle circonstance politique *il faut faire du bruit*. L'un d'eux tire de sa poche un chiffon de papier, l'autre prête son crayon et l'on écrit : *grande assemblée populaire*, etc. Un imprimeur, immédiatement chargé de la besogne, choisit dans ses papiers le rouge le plus éclatant ; dans ses casiers, le caractère le plus fort ; la machine typographique roule, et, le soir déjà, ou le lendemain de grand matin, tous les angles des rues sont tapissés d'énormes affiches. Des cercles de curieux se forment, on lit, et chacun de s'écrier : *nous irons voir,... pour rire!*

Pendant ce temps, des ouvriers charpentiers travaillent sur l'emplacement désigné. Quatre pieux sont plantés en terre ; sur ces pieux quatre planches et quelques branches de sapin... voilà la tribune.

Enfin le moment arrive. Les principaux intéressés se rendent à l'estaminet le plus voisin de ce théâtre de l'éloquence, se désaltèrent tranquillement parlant de la pluie, du beau temps et de tout autre chose que de celle qui les préoccupe. La tribune s'entoure d'enfants, de badauds, de plaisants toujours avides de ces spectacles gratuits. Les passants s'arrêtent, la foule grandit et nos *Démosthènes* se décident, comme tout le monde, à aller voir ce qui se passe. Ils ont même l'air ébahis. Et quoiqu'on réclame à grands cris des orateurs et quelqu'un pour présider l'assemblée, dissimulant toujours leur rôle, ils feignent ne rien entendre, mais donnent à la dérobée des ordres à leurs satellites, et bientôt l'on voit monter à la tribune une de ces nullités dont on se sert en pareilles occasions pour *ouvrir le feu*. Les noms des promoteurs de l'assemblée ne tardent pas à être proclamés. L'un d'eux, cédant à une douce violence, accepte la présidence en ces termes : « Citoyens ! je ne m'attendais pas à monter à cette tribune, mais je ne puis résister à vos généreuses sollicitations. Je m'efforcerai de remplir dignement la tâche à laquelle vous m'avez fait l'honneur de m'appeler... » J'abrége, chacun connaît le reste. Cette allocution est toujours très-applaudie, car, ainsi que les théâtres, ces représentations en plein air ont leur claque organisée. D'autres orateurs succèdent, et, comme le miel mis au bord du vase pour faire boire à l'enfant une liqueur amère, les

---

FEUILLETON

LES BUTTERFLY

SCÈNES DE LA VIE DES ÉTATS-UNIS.

Cette question, habilement placée entre deux baisers, comme l'amère pilule qu'on place entre deux couches de confitures avant de la donner aux enfants; ramena Bussy au bon sens. Il se leva d'un air assez froid, car dans la chaleur du discours il s'était mis à genoux devant elle; et répondit qu'il possédait encore plus de cinq mille acres de forêts dans l'Ohio. Cette réponse ne parut pas satisfaire miss Cora.

« Quoi ! vous n'avez, dit-elle, ni terre, ni maison, ni commerce ?

— Qu'importe, puisque je vous aime ?

— Moi aussi, mon cher monsieur, je vous aime, et fort tendrement, quoique je commence à craindre que vous ne m'aimiez pas longtemps ; mais l'amour n'est pas tout en ménage.

— Oui, j'entends bien, dit Bussy, il y faut aussi quelques cachemires ; mais pourquoi nous occuper de ce qui est utile ou inutile en ménage ? Jouissons de l'amour, chère Cora, et laissons le reste aux dieux. Je vous adore, vous m'aimez, vous me le dites ; soyons heureux.

— Où prenez-vous cette belle morale, monsieur ? dit Cora. Voilà d'honnêtes paroles ! Non, monsieur. Dieu, qui nous a permis l'amour, nous ordonne le mariage. Lisez la Bible ; « Tu quit-» teras ton père et ta mère pour suivre ton époux. » Est-il jamais question d'amant dans l'Ancien Testament ou dans le Nouveau ? Isaac épousa Rebecca, et Jacob épousa Rachel. »

Bussy garda quelque temps le silence, ramassant ses forces pour la lutte ; puis, s'agenouillant de nouveau devant la belle Américaine, il la pria de lui pardonner sa hardiesse, d'excuser un amour trop violent pour être modeste, d'avoir confiance en son honneur ; en un mot, excepté le mot mariage, qu'il ne vou-

phrases sonores, la *liberté*, la *fraternité*, retentissent dans tous les discours pour en voiler les passions. Quelqu'un veut-il prendre à son tour la parole et manifester des opinions contraires à celles précédemment applaudies, des sifflets, des cris et au besoin des coups de canne interviennent; le charivari devient complet et a bientôt fait justice de l'orateur importun. O liberté! ô tolérance politique!.. Enfin des résolutions écrites d'avance sont lues et soumises à la votation. Les hommes sérieux s'abstiennent; ceux qui aiment le bruit, les hommes sans convictions arrêtées, les jeunes gens dont l'enthousiasme est facile votent des deux mains et... le peuple a parlé!

L. M.

Les salles d'attente.

(Suite.)

Faites place! Voici deux messieurs qui s'avancent à pas mesurés; l'un est banquier, l'autre simple capitaliste; ne vous laissez prendre ni à la figure hautaine du premier, ni à la souriante physionomie du second. Si vous n'avez pas besoin de celui-là, il sera d'une affabilité charmante, si vous adressez une demande à celui-ci, ses traits se glaceront aussitôt. Le banquier est à bon droit considéré, sa signature vaut de l'or, et point ne doivent craindre les clients qui lui remettent leurs fonds, mais il est moins prudent de lui demander des conseils, lorsqu'il s'agit d'achat et de valeurs, par exemple, car s'il en a à placer, il vous engagera à en prendre, dussent-elles être dépréciées en peu de temps. Son ami le capitaliste est un fort habile homme; en remarquant l'air de satisfaction répandu sur toute sa personne, un léger embonpoint, un teint frais et rosé, on pourra ajouter: c'est un fort heureux homme. C'est lui qui est à la tête de toutes les entreprises importantes du jour, c'est lui qui les met en train, qui les patronne et qui les quitte à temps lorsque sa santé exige un peu de repos. La meilleure preuve qu'on puisse citer de son savoir-faire, c'est que plus les entreprises qu'il dirige sont mauvaises pour ses associés, plus elles deviennent fructueuses pour lui-même.

Mon petit vieillard en était là de ses observations lorsque la cloche de la gare vint nous avertir que le départ du train approchait. — Passons en *seconde* si nous voulons profiter un peu du temps qui nous reste, me dit-il... Je le suivis sans dire un mot. En entrant dans la salle, nos regards se portèrent sur un monsieur qui pérorait avec feu et dont les éclats de voix attiraient l'attention de chacun; ses interlocuteurs, au nombre de deux, s'efforçaient de le calmer en multipliant des signes d'assentiment au sujet des opinions du fougueux orateur, mais celui-ci continuait de plus belle. Je regardai mon guide. — Vous ne le connaissez pas? C'est un député qui rentre chez lui, la session étant terminée; depuis plusieurs années qu'il siége sur les bancs de l'assemblée législative, il n'a ouvert la bouche pendant les séances que pour répondre à l'appel et saluer ses collègues; tel que vous le voyez, il se dédommage à sa manière du silence obstiné qu'il garde dans les discussions de l'honorable corps dont il fait partie.

J'appellerai maintenant votre attention sur le voisin de ce député, sur ce Monsieur à physionomie ouverte et joyeuse à qui chacun fait un salut amical; tout le monde l'aime et le connaît plus ou moins; il n'y a qu'une opinion sur son compte: c'est un *bon enfant*. Je ne sais si vous comprenez la véritable signification de ce mot; la voici telle qu'on l'entend chez nous: Un homme qui se laisse aller facilement suivant les circonstances, qui ne sait résister à aucune sollicitation, qui sort de chez lui prêt à accompagner, si l'occasion se présente, Pierre, Jacques ou Jean, qui se jette étourdiment dans un mauvais pas pour rendre service, qui s'inquiéte de l'argent qu'il doit aussi peu que de celui qu'il prête, qui, enfin, est toujours disposé à *prendre un verre* avec le premier venu. C'est un *bon enfant*. Avec un fond d'excellentes qualités, les personnes de cette catégorie causent bien souvent le malheur de leur famille. Celui que vous avez devant les yeux accompagne un de ses amis pour faire une tournée dans le vignoble, il va l'aider de ses conseils et de son expé-

---

lut jamais prononcer, il fit les serments les plus vifs d'une éternelle fidélité. Toute autre femme, après s'être avancée si loin, n'eût pas osé résister; mais la vertu de la belle Américaine était appuyée sur le roc inébranlable du dieu Dollar. Sans le rebuter ni le décourager, elle sut le tenir à distance; elle voulait un mari et non un amant: car, comme l'a fort bien dit un profond philosophe, les maris payent les dentelles et les amants ne sont bons qu'à les chiffonner. Bussy lui plaisait fort, mais sa fortune lui plaisait mille fois davantage. Cependant Cora hésitait. Cette fortune était-elle réelle? C'est une belle chose qu'une forêt de cinq mille acres, mais il faut qu'elle soit bien située. Au Canada, un acre de forêt coûte deux fois moins qu'un acre de terrain. Le bois n'a point de valeur; bien plus, il faut le couper, et la main-d'œuvre est chère. Ces inquiétudes bien légitimes de la pauvre Cora éclatèrent dans les premiers mots qu'elle répondit aux protestations d'amour de notre étourdi.

— Dans quelle partie de l'Ohio est située votre forêt? demanda-t-elle.

— Rassurez-vous, chère Cora, je suis riche. Ma forêt s'étend sur les bords du Scioto.

— Du Scioto? dit Cora étonnée. Ne vous trompez-vous pas?

— Je ne me trompe pas, dit Bussy. Elle est située dans une plaine, au pied d'une colline, au confluent du Scioto et d'un petit ruisseau, le Red-River. Voici le plan de la forêt et mes titres de propriété.

En même temps il tira de son portefeuille le plan de la forêt. Miss Cora Butterfly l'examina avec l'aplomb d'un procureur. Tout à coup elle éclata de rire, et rendit le plan à Bussy. Celui-ci, fort intrigué, la regardait en silence.

— Mon cher monsieur, dit-elle enfin, n'avez-vous point d'autre propriété, soit en Europe, soit en Amérique?

— Aucune.

— Eh bien! suivez mon conseil; il est fort désintéressé, car il me privera du plaisir de vous revoir jamais. Retournez en France et renoncez au Scioto, au Red-River et à leurs forêts.

rience pour ses achats de vin, il sera absent quelques jours peut-être, et pourtant ses propres affaires négligées depuis longtemps devraient le retenir à la maison. Sa femme se consume d'inquiétudes et de soucis, ses enfants, auxquels manque la surveillance paternelle et surtout le bon exemple, se préparent un avenir incertain, mais que voulez-vous, c'est un *bon enfant*.

(*La suite prochainement.*) H. R.

Une cuisine à la campagne il y a trente ans.

(Voir le n° 15).

Passons au foyer proprement dit, à ce centre vers lequel convergent tous les regards de la soirée et toutes les aspirations de la journée. Au foyer flambe et pétille la *tronche* de Noël; c'est au foyer que se fondent les plombs pronostiqueurs, que se cuisent les *bricelets* et les *gaufres* du premier jour de l'an et que se recouvrent de leurs filigranes d'or les délicates croûtes dorées des grands jours.

Le foyer est placé contre la muraille sur un bloc de grès couché au niveau du sol; une pierre semblable dressée dans le mur est la fameuse *plaque* qui forme le fond d'un petit buffet ménagé dans la chambre voisine, buffet dans lequel elle maintient constamment une chaleur tempérée qu'on utilise à sécher les mouchoirs, les linges des enfants et à chauffer la chemise du dimanche. C'est encore dans cette étuve qu'on place de préférence le tonnelet du vinaigre.

A gauche du foyer est un espace réservé à la petite provision journalière des bûches et des fagots et au cendrier où les chats...

A droite est, comme planté à perpétuité, l'heureux et fidèle *coquemard*, que nous n'osons plus décrire depuis que l'a décrit et chanté Petit-Senn, le coquemard, ce dieu *Terme* de la famille, toujours rempli d'eau chaude, source inépuisable pour la ménagère et pour les hommes qui ont une barbe à couper.

Au-dessus et un peu à gauche du coquemard est suspendu contre la muraille, par une maille de fil, le *Véritable messager boiteux de Berne et Vevey*, ce constant ami de la famille qui se trouve invariablement en compagnie d'un petit balai fait de panicules de roseaux destiné à la propreté du pourtour du foyer et à rejeter au feu les parcelles de bois et de charbon que les éclats de l'air dilaté en éloignent sans cesse. Au-dessus encore se trouve pratiqué, dans l'épaisseur du mur, un trou d'un demi-pied carré qui servait de niche au classique *craisu*[1] de nos aïeules, au *borgnet*[2] de nos grand'mères, et plus tard au dépôt de paquets de ces allumettes de quelques pouces de longueur, tristes encore de l'abandon du briquet, du silex et de l'amadou, que les aristocratiques allumettes phosphoriques ont exilés. A gauche de ce trou se balance le *greppon*, dont le terme de l'existence est fixé au jour où se tue le porc, car ses fils sont employés à attacher les diverses et nombreuses parties de la victime immolée aux besoins de la famille.

Nous avons donné un inventaire et comme une espèce d'état nominatif des divers objets qui sont les courtisans du foyer, mais avant de quitter celui-ci, disons qu'il a aussi, à l'instar des siècles et des nations, ses grandes époques : la veille de Noël, par exemple, de ce jour solennel si justement cher au chrétien, on place sur le brasier du foyer un tronc dont le volume doit offrir pendant la nuit entière, s'il le faut, un aliment au feu, puis chacun fait ses préparatifs de veillée. Les jeunes gens et même les parents, qui ne dédaignent pas de s'y associer, sortent du fond de quelque tiroir des culots de plomb mis en réserve l'année précédente; les enfants, de leur côté, vont décrocher les *grebats*[3] remplis de noix et de noisettes, et ils s'évertuent à épuiser cette provision, tandis que les grandes personnes font fondre le plomb. Lorsque ce plomb est fondu; on le verse dans un vase rempli d'eau où le métal brû-

[1] Le *craisu*, lampe sans couvercle et ayant la forme d'un fer de lance.

[2] Le *borgnet*, lampe comme la précédente, mais avec un couvercle.

[3] *Panier d'osier* ayant la forme d'un œuf et qui n'a qu'une étroite ouverture au milieu de sa largeur.

— Qu'entendez-vous par là? dit Bussy inquiet.

— Qu'en propriété comme en amour, mon cher monsieur, les absents ont toujours tort. Il y a cinq ans que votre forêt est défrichée, et que sur ses cendres on a bâti une ville magnifique, *Scioto-Town*.

— Est-il possible?

— Que voulez-vous? de braves gens ont remonté le Scioto, ont vu cette forêt et n'ont pas vu le propriétaire; ils ont coupé les arbres, ils ont défriché le sol, ils ont bâti des maisons, des tavernes, des temples, fondé des journaux et des maisons de banque. Aujourd'hui il y a vingt mille habitants, et la ville grandit tous les jours.

Cette fatale nouvelle tomba comme une tuile sur la tête du pauvre Bussy. Il se voyait précipité du haut de ses rêves et de sa fortune à venir sur le pavé de la misère que foulent la plupart des hommes. Il n'était pas humilié de sa pauvreté : car, après l'Espagnol, le Français est peut-être l'homme du monde qui craint le moins d'être pauvre; Bussy d'ailleurs était homme d'esprit et de courage; il ne redoutait pas le malheur, et une secrète confiance dans ses forces le soutenait contre tous les accidents de la destinée; cependant il souffrait un peu du ton moqueur de la belle Américaine; il sentait trop vivement combien il était déchu à ses yeux. Quelques instants auparavant, elle était à lui tout entière; maintenant elle le dédaignait; le lendemain elle feindrait de ne le plus reconnaître. L'orgueil le soutint contre un coup si rude.

« Comment savez-vous, lui dit-il, que Scioto-Town est située sur l'emplacement de ma forêt, et non dans le voisinage?

— Vous cherchez à douter, mon cher monsieur, dit miss Cora en souriant, et vous avez tort, croyez-moi. C'est mon propre père, l'honorable Samuel Butterfly, qui a lui-même arpenté et divisé en lots votre propriété.

— Comment l'a-t-il osé sans ma permission?

(*La suite prochainement.*)